

# Des hôtes et des autres Tourisme et altérité

PAR FRANCK MICHEL<sup>(\*)</sup>, ANTHROPOLOGUE  
ET DIRECTEUR DE LA REVUE HISTOIRE  
ET ANTHROPOLOGIE (STRASBOURG) (fm98@caramail.com).



Le touriste qui visite un temple en Chine ou une pyramide en Égypte, qui se promène sur les Champs-Élysées ou dans un parc national argentin, ou qui partage durant quelques heures la vie quotidienne des Yanomami d'Amazonie

ou des Dayak de Bornéo, se pré-occupe-t-il nécessairement de *son* éthique du voyage ? Quel regard portent les autochtones – les visités – sur ces étrangers de passage – les visiteurs – venus contempler, tout en imposant d'une manière ou d'une autre leur présence, quelques échantillons de la vie ailleurs ? Surtout, comment concilier le respect d'autrui avec la quête d'exotisme, d'authenticité, de dépaysement, voire de sensations et d'émotions fortes ? Le besoin de se frotter à l'ailleurs se faisant toujours plus pressant, la rencontre avec l'autre devient de

Tant que le tourisme sera le fait des pays riches visitant les pays pauvres, il sera porteur d'un profond déséquilibre entre hôtes et visiteurs. Toutefois, si un tourisme mal maîtrisé commet de nombreux dégâts irréversibles dans les pays visités, un tourisme contrôlé par la population locale peut être porteur de bienfaits. L'enjeu étant que la relation entre hôte et visiteur soit sur un pied d'égalité. Ou presque...

fait plus hypothétique. Et les meilleures intentions, souvent ostensiblement affichées par certains touristes, ne conduisent pas forcément à des comportements respectueux envers les personnes et les cultures rencontrées. Si nous pensons connaître nos raisons de partir, quelles sont donc pour nos hôtes les raisons de nous accueillir ?

(\*) Franck Michel vient de publier, chez Armand Colin, *Désirs d'Ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages* (cf. notre rubrique lire en page 47).

## Passeport pour le développement ou visa pour l'enfer ?

Le tourisme est-il un bienfait ou un fléau pour les populations hôtes ? Ce débat récurrent, aussi ancien que le tourisme lui-même, n'a cessé de diviser tant l'opinion que les experts au sujet de l'interprétation des impacts liés à l'intrusion massive ou non du tourisme dans des régions considérées comme fragiles sur les plans natu-

rel et/ou culturel. Les sciences économiques et les sciences humaines ont depuis trois décennies défendu des positions différentes sinon antagonistes. L'économiste verrait dans le tourisme une chance pour le développement, tandis que l'ethnologue estimerait au contraire que le tourisme constituerait une menace supplémentaire à la survie culturelle du groupe. On a vu que les uns et les autres avaient tantôt raison tantôt tort. Bref, désormais considéré comme un fait social total, le tourisme, et par conséquent son analyse, se sont avérés être plus compliqués que prévu ! Il ne peut en effet y avoir de réponse tranchée à ce périlleux dilemme : ainsi, dans le nord de la Thaïlande, on trouvera, à quelques kilomètres de distance seulement, un village traditionnel à l'identité culturelle réaffirmée et vivant à l'heure du tourisme dont les recettes sont partagées équitablement entre les différents membres de la communauté, et un village qui ressemble davantage à un "parc" de réfugiés birmans où des hommes d'influence véreux exploitent les femmes Padaung (les trop fameuses femmes-girafes) montrées en spectacle grotesque à des touristes en mal d'exotisme...

Nul étonnement donc que le point de vue des hôtes soit fortement conditionné par une situation touristique donnée et toujours spécifique à chaque espace-temps. En pays Ifugao, au nord des Philippines, des siècles de mépris, motivé par une évangélisation forcée et des colonisations successives, ont forgé une compréhensible mais néanmoins farouche inimitié des autochtones envers les touristes. Mais l'identité et les traditions culturelles endogènes en souffrent énormément, le tourisme n'étant pas parvenu à s'identifier

à un développement durable et respectueux dont la gestion aurait été confiée aux Ifugao... Le tourisme a été perçu localement comme un énième avatar d'une colonisation du Sud par le Nord. À l'opposé, chez les Toraja de Sulawesi, en Indonésie, j'ai pu constater que l'essor rapide du tourisme depuis les années 1980 a considérablement modifié la vision du monde des autochtones. Ceux-ci ont retrouvé une fierté perdue, ils ont renoué avec la tradition, notamment en construisant à nouveau des maisons traditionnelles aux toits typiques qui ont fait leur réputation "touristique" dans le monde, et notamment en France. Tant que localement tout le monde profite d'une manière ou d'une autre de cette formidable manne économique qu'est le tourisme, les critiques envers les voyageurs de passage sont rares, et on encourage la communauté à faire des efforts pour attirer les étrangers de la meilleure manière qui soit. Dans ce cas, les autochtones jugent le tourisme plus que bénéfique. Mais, lorsque les premiers symptômes négatifs et durables liés au développement touristique (par exemple, la propagation des caries chez les enfants du fait de manger des bonbons, la récente généralisation consistant à demander de l'argent aux "Blancs" autour des sites touristiques majeurs, ou encore le désintérêt des jeunes gens pour les travaux rizicoles, pourtant vitaux dans cette région, car le tourisme est plus rémunérateur), les avis divergent radicalement. Avec l'émergence de *problèmes*, les touristes deviennent à tort ou à raison de parfaits boucs émissaires pour expliquer le délitement moral ou la perte des valeurs qui semblent accabler la communauté. Ici comme ailleurs, un étranger fortuné, ou

du moins dont une partie de la *fortune* se voit redistribuée au sein des populations locales, sera mieux vu et accepté par ses hôtes que l'immigré clandestin et fauché chez nous, ou le routard avare au bout du monde... D'ailleurs comment ne pas s'interroger sur la fonction même du tourisme – celle de susciter la rencontre avec d'autres gens et d'autres sociétés – quand on voit des touristes à peine revenus d'un séjour au Mali ne pas comprendre que le voyage et l'exotisme commencent au bas de leur immeuble dans la relation avec le Malien qui leur vide les poubelles ou leur balaie le trottoir ? C'est d'ailleurs peut-être le frère ou le cousin de celui qui nettoie le trottoir qui a accueilli une semaine auparavant les touristes dans sa famille malienne... Le voyage est partout, mais certains vivent pour voyager et d'autres voyagent pour (sur)vivre... Notre regard finalement se fonde toujours dans celui de l'autre. Même si le troisième œil – l'objectif par lequel le touriste-voyageur filme ou photographie l'altérité qui s'offre à lui – rend ce regard plus voyeur dans un lieu que dans un autre ! Nul ne peut aujourd'hui nier que le voyage, malgré les indéniables atouts qu'il décèle, est un miroir grossissant de l'inégalité du monde. Combien de visités éblouis par le mode de vie mythifié des riches voyageurs ? Combien de touristes rassurés de constater que bien des habitants de notre planète sont nettement moins bien lotis qu'ils ne le sont ?

Pourtant, le regard des uns ne correspond jamais totalement au regard des autres. Comme les intérêts des uns ne coïncident que rarement avec ceux des autres. Il suffit d'observer les regards qui se croisent entre voyageurs et autochtones, en forêt équatoriale afri-

caine par exemple, lorsque les touristes sont à l'affût d'un gorille – et n'ont que cette vision en tête quitte à ne plus rien apercevoir autour d'eux – pendant que les porteurs pygmées s'attardent perplexes ou souriants sur les "bananes" étranges et les jambes rougies de leurs "compagnons" d'expédition ! Et puis, de nos jours, la circulation des hommes est telle que l'homme moderne côtoie plus facilement, serait-ce superficiellement, un nomade Touareg ou un chaman Mongol que son voisin de palier, voire son collègue de bureau !

### Le voyage comme thérapie et comme rencontre

Le voyageur occidental se *ressource* à force d'accumuler la fraîcheur des ailleurs et l'hospitalité des autres. Nouvelles Frontières placarde sur les murs des villes de France que "Voyager ça fait avancer !" : on notera que l'avancée du voyageur est tributaire de la sédentarité de l'hôte ! Une affiche de l'Office national du tourisme tunisien, placardée dans le métro parisien et présentant une créature blonde aguichante sur fond de mer turquoise, ne dit-elle pas le plus clairement du monde : "Tunisie, ressource-moi" ! Qu'en est-il des *autres*, de tous ceux qu'on visite à longueur d'année, ceux qui nous observent "avancer" et nous ressourcer ?

En 1999, à l'occasion d'un débat public sur le thème "tourisme et développement", un jeune Malien me suggère une idée qu'il conviendrait sans doute de méditer plus avant : "*Si les Blancs qui traversent continuellement mon village se ressourcent et en fait "guérissent" d'une maladie moderne (stress,*

*trop ou pas de travail, problèmes sociaux et familiaux, sacré refoulé, etc.), alors pourquoi moi, simple villageois, ne pourrais-je pas également bénéficier du fait de contribuer à leur "guérison" (en me laissant prendre en photo, en souriant, en leur proposant un itinéraire ou à manger, etc.), de quelque chose en retour ? Car moi, en ce moment de passage en France et vu l'accueil qui m'y est réservé, je ne vois pas très bien de quoi je pourrai guérir..."* Il n'y a pas encore de retour – y en aura-t-il d'ailleurs un jour ? –, mais il s'agit d'y réfléchir afin de le trouver ou en tout cas de le susciter au plus vite. Le voyageur quitte le village *bonifié* mais le villageois reste frustré, le tourisme ne lui profite pas ou si peu...

La criante inégalité du monde autorise seulement une partie de l'Humanité à partir en visiter une autre. Mais tant que *l'autre* du voyageur (en attendant qu'il devienne à son tour un *autre* voyageur) – le Marocain, le Chilien, le Vietnamien, le Malien – ne viendra pas découvrir la France autrement que pour y chercher du travail ou pour y trouver une terre d'exil, l'indispensable équilibre propre à penser une philosophie du voyage plus humaine ne sera qu'une utopie de plus dans la boîte à rêves. Dans l'attente de voyages plus démocratiques, dont l'ère ne paraît malheureusement nullement s'annoncer, il nous reste à parfaire ce qui existe déjà du voyage : son industrie et ses adeptes. Pour que le voyage ne soit pas ce faux pas dans la marche vers l'ailleurs – ailleurs marqué généralement par l'illusion de la rencontre avec d'autres cultures et d'autres hommes –, la multiplication des contacts humains, animée par un réel désir de connaissance partagé, reste à ce jour le meilleur antidote

à ces déplacements vidés de sens, si vite emportés dans l'oubli par des voyageurs trop imbus d'eux-mêmes pour espérer s'ouvrir aux autres. La rencontre en voyage n'est pas faite non plus de montagnes de cadeaux qu'on distribue n'importe comment à tout le monde, ou presque, comme pour s'excuser d'être venu. On sait pourtant combien cela fausse la relation : le voyageur n'est plus là pour recevoir mais pour donner, il n'est plus là pour écouter mais pour dicter ; ce qui compte c'est finalement ce que répondent ses hôtes et non pas leur avis. Là réside par ailleurs tout le danger qui se profile derrière l'image du tourisme humanitaire, très en vogue à l'heure actuelle, dont les projets restent malheureusement encore trop souvent conçus et imaginés en Occident. L'un des enjeux futurs consiste à concevoir puis à donner aux jeunes, et même aux très jeunes, une éducation au voyage qui prenne en compte la diversité humaine, culturelle et naturelle. D'ailleurs, quelle est aujourd'hui la proportion réflexive, notamment sur l'éthique du voyage, dans les enseignements et les formations des métiers du tourisme en France ? En conclusion, nous dirons qu'il est décidément impossible de saisir le sens du voyage comme on gère une agence de voyages. L'un se désire en fonction des émotions ressenties et l'autre se décide selon des critères économiques. Le voyage est décidément pluriel : les uns préfèrent les sous, les autres les gens ; les visiteurs expriment des désirs spécifiques à l'opposé de ceux des visités, dont les secrets resteront souvent enfouis. Que de possibilités de rencontres mais combien de rencontres manquées, perturbées, incomprises, tragiques même ? Le voyage doit d'abord être

une rencontre s'il veut rester un voyage. Pourtant, si le tourisme de la rencontre est peut-être le voyage éclairé de demain, pour l'heure et dans leur majorité, ni les pays récepteurs, ni les professionnels du voyage ne semblent beaucoup s'y intéresser. Ou si peu ! La raison en est simple et double : trop compliqué, trop peu rémunérateur... Combien de temps faudra-t-il encore patienter avant de voir s'éroder, puis disparaître, cet étrange et suicidaire esprit de voyage ?

### Faits et méfaits de l'ethnotourisme

L'ethnotourisme, à l'instar de l'écotourisme (même s'il convient de les distinguer), a autant de détracteurs que de partisans. Il est vrai que les raisons ne manquent pas pour fustiger le voyageur qui s'aventure dans l'univers intime de l'autre au risque de détruire un fragile équilibre. Les dégâts peuvent être terribles et le tourisme ethnologique mal pensé n'est pas à l'abri d'une participation à l'ethnocide de tout un peuple ou de toute une région. Ainsi, entre Venezuela et Brésil, les Indiens Yanomami sont parmi les premiers à avoir payé le prix fort : lorsque la région de la Platanal a été ouverte aux touristes entre 1972 et 1974, des dizaines de Yanomami sont morts d'une simple épidémie de grippe... Généralement, les autochtones "s'adaptent" vite aux exigences de ce type de tourisme : les fêtes et les rites sont effectués "hors contexte" et parfois changés, les cultures menacées, les identités perturbées, les habitudes bouleversées. Les Dogon vendent leurs derniers masques et les portes sculptées par leurs ancêtres, les Inuit du Grand Nord canadien bradent leur

art aux touristes ou aux galeries les plus offrants, les Indiens Maka du Paraguay troquent les *jeans* contre des parures à plumes dès qu'un bateau à moteur transportant des touristes s'approche de leur village, les Bushmen sont chassés de leur territoire ancestral par le gouvernement du Botswana qui, pour préserver la faune de la réserve du Kalahari – l'écotourisme au détriment de l'ethnotourisme ? –, entend développer un tourisme vert de luxe, etc.

Un numéro spécial des *Nouvelles de Survival* consacré à l'ethnotourisme établit un bilan provisoire des exactions commises par le tourisme à l'encontre des populations autochtones dans les pays du Sud : des anthropologues rendent compte de la situation des Indiens d'Amazonie, des Papous ou des Masai au contact avec l'Occident, tout en insistant sur les impacts sociaux de la préservation de la nature. Jean-Claude Monod insiste sur la remise à la mode des "primitifs" et voit dans l'ethnotourisme, ainsi que dans l'écotourisme, un prétexte des entreprises touristiques pour engranger encore plus de bénéfices. Les heurts entre autochtones, autorités et marchands de voyages sont évidents : au Sarawak, en Malaisie insulaire, le développement d'un complexe touristique autour des grottes de Mulu et du fleuve Baram a entraîné une vive résistance des Berawan locaux ; toujours en Malaisie, sur la côte non loin de Penang, des habitations de pêcheurs ont été "déplacées" pour faire place à des hôtels sur des plages aménagées et à des installations rutilantes. La folklorisation et la commercialisation des cultures peuvent effectivement apparaître destructurantes sur le plan identitaire et l'ethnotourisme s'apparenter à "une

manière plus humaine ou... plus rentable d'utiliser les populations autochtones". En 1993, le gouvernement philippin organise ainsi une manifestation à vocation politico-touristique baptisée Gran Cordillera Festival, mais l'Alliance des peuples indigènes condamna sans hésiter cette entreprise. Percevant cet événement comme une réminiscence d'un passé douloureux, ils ne désiraient surtout pas commercialiser leur culture aux seules fins touristiques. On invite les Amérindiens, poursuit Jean-Claude Monod, à brader leur savoir-faire et à vendre leur culture "pour les accuser ensuite de dégrader celle-ci, voire de pratiquer une forme de prostitution culturelle. Mais on se garde bien, alors, de dire qui joue le rôle de proxénète". Une culture parodiée, fondue dans une histoire figée et entretenue par des fêtes réduites à l'état de spectacles folkloriques, est une culture qui lorgne, hagarde et impuissante, sur l'entrée de son propre musée...

Plus récemment, d'éclairantes analyses, similaires mais légèrement plus posées – le temps fait l'affaire de l'ethnotourisme –, illustrent cependant que le débat de l'ethnocide n'est pas clos et que, en même temps, l'ethnotourisme peut aussi évoluer dans un sens plus positif. Il peut même – mais restons prudents – être franchement bénéfique pour toutes les parties autrement que sur le seul plan économique... Ainsi, dans la province chinoise du Guizhou, que ce soit pour le cas des Dong ou pour celui des Miao et des Yao, ou encore au Tibet, le tourisme ethnique a certes bouleversé la vie dans les villages, mais pas davantage que les autres ingérences de la modernité, la télévision notamment. Et puis, il ouvre une brèche salutaire contre

l'oubli et le silence forcé...

Les peuples ayant reforgé leur identité ethnique non pas *pour* le tourisme mais *par* le tourisme sont de plus en plus nombreux, ce qui n'est pas très étonnant compte tenu de l'augmentation des flux de voyageurs en destination d'ailleurs lointains de ce type. Forts de leur expérience plus longue et plus solide, les Balinais en restent l'exemple emblématique, la culture touristique se superposant entre autre au tourisme culturel. En pays Toraja (Indonésie) comme dans la province du Guizhou (Chine), la récupération du tourisme par les villageois dans un but d'affirmation de leur identité ethnique est évidente. Les populations se trouvent valorisées non seulement sur le plan économique, mais surtout sur le plan culturel. C'est également ce qui explique la renaissance de certaines traditions et fêtes tombées dans l'oubli ou qui justifie la maîtrise des excès de la modernisation afin de conserver un parfum moderne d'une authenticité retrouvée...

On aura compris qu'il n'existe pas qu'un ethnotourisme qui serait uniquement sordide et destructeur, même si les dégâts ont été et restent importants et parfois dramatiques. On remarque ainsi l'émergence d'une tendance qui ne serait pas qu'un effet de mode, surtout depuis ces dernières années, au cours desquelles une prise de conscience semble avoir pris durablement forme en Occident. Elle se constate par l'engagement – certes empreint d'idéologie humanitaire parfois discutable – que prennent les jeunes en faveur des peuples opprimés ou des groupes ethniques menacés de disparition ou d'ethnocide : l'intérêt occidental actuel pour les Tibétains, les Papous, les Pygmées, les Hmong, etc. L'industrie touristique autochtone, essentielle

et alternative, se développe progressivement à l'échelle du monde, comme par exemple au Nunavik, où 8 700 Inuit s'ouvrent au monde en tentant de promouvoir leur culture, et au Québec, où le tourisme en milieu autochtone est porteur d'un avenir prometteur. Par ailleurs, il est des situations "positives" qu'il ne faut pas trop mésestimer, malgré notre dénonciation de toutes les formes de rencontres manquées, et que d'aucuns auraient tendance à oublier dans leur engagement radical : nous avons vu ailleurs que les Toraja, à la suite des Balinais, ont globalement profité du tourisme et de l'attrait que leur région connaît à l'étranger ; les Aborigènes d'Australie, si longtemps occultés et spoliés, intéressent de plus en plus de monde, à l'image des Indiens d'Amérique du Nord qui ont suscité toutes les convoitises ces dernières années. On pourrait multiplier les exemples où le voyage, organisé ou non, est devenu la source d'un développement local souvent original et véritable. Et puis, il faut encore mentionner toutes les situations les plus complexes, celles qui mêlent méfaits et bienfaits du tourisme. Ainsi, l'île de Pâques a beau accueillir autant, sinon davantage, de visiteurs annuels que le chiffre de la population locale qui s'élève à 3 000 habitants environ en 1996 ; le tourisme a pourtant aidé les Pascuans à faire connaître au-delà des mers leur brillante civilisation.

L'ethnotourisme, ou plutôt ce que nous appelons le *tourisme de rencontre partagée*, avec son naturel corollaire que représente l'écotourisme, ne seront réellement positifs pour les autochtones que sous deux conditions indispensables qui à notre avis structurent toute forme de tourisme qui se veut durable :

– les autochtones doivent être les instigateurs, les décideurs et les bénéficiaires des différents tourisms qu'ils entendent développer ;

– les autochtones doivent utiliser les outils technologiques modernes, contrôler l'évolution et les impacts, en se fixant des objectifs précis et à long terme.

### Quand les hôtes accueillent les visiteurs...

Il reste évident que, dans la relation qui peut s'établir entre les hôtes et les invités – alors que les Occidentaux n'ont pas été *invités* à se rendre dans les villages masai ou dayak, breton ou écossais ! –, il n'y a pas d'égalité au départ. La relation est fondamentalement inégale et cette situation ne peut augurer *de facto* d'un rapport à l'autre qui soit totalement dénué d'un quelconque sentiment de supériorité ou de domination de l'invité à l'égard de l'hôte. L'hôte reste l'autre. Ne constate-t-on pas souvent que les hôtes sont dévoués et entièrement au service des invités là-bas, alors que, s'ils arrivaient jusque dans nos contrées tempérées, ces hôtes n'en deviendraient pas nécessairement des invités et resteraient finalement au service des invités, même ici... Et sans doute encore plus chez "nous" que chez "eux" ! Dans *L'impossible voyage*, Marc Augé relève avec justesse que "*ceux qui se trompent de rôle, on le sait, sont vite stigmatisés et, s'il se peut, reconduits chez eux en charters*". La simulation caractéristique de la mise en fiction du monde est à son comble pour les deux parties concernées. La rencontre culturelle devient un jeu/enjeu pervers où chacun occupe son rôle comme prévu au cours d'un inter-

minable spectacle. Au bout du monde, les autochtones se mettent en scène dans le rôle des “gentils hôtes” et les touristes ne sont pas “invités” mais font comme si... Une attitude qui participe en fait au mythe du vrai voyage et de l'altérité réussie, et qui est à la source de nombreux débordements.

En 1994, arrivant en pirogue dans un village touristique akha au nord de la Thaïlande, je me souviens de l'accueil des villageois : un éléphant “stationnait” sur la rive où nous accostions et de charmantes jeunes filles, parées de haut en bas de ce qui fait l'attrait du parfait Akha, nous demandent expressément d'acheter tel bijou ou tel bibelot ou encore telle coiffe traditionnelle... Tout le village vivait à l'heure du tourisme. Tout y était faussement traditionnel, ce qui n'était pas sans agacer les visiteurs tout juste débarqués. Les villageois apparaissaient aux entrées des habitations avec un sourire nettement plus commercial qu'une marchande de soupe à Bangkok ! M'éclipsant un instant du chemin touristique tout tracé qui traverse le village – gare à celui qui s'y dérobe ! – je vis un garçon sur un VTT flambant neuf, portant un *jean* et des baskets et les écouteurs d'un baladeur aux oreilles ! Dès qu'il me vit, il fut radicalement terrorisé ! Je n'aurai jamais dû le voir ! Dans un article de la *Tribune* de Genève consacré aux Pygmées Bambutis du nord-est du Congo, Antoine Maurice raconte : “*Au fur et à mesure que la voiture s'approche des campements, vous voyez surgir des petits bonhommes des hautes herbes. Ils se dépêchent d'aller avertir les autres de s'habiller en pygmées à l'arrivée du touriste. Lorsque le visiteur parvient au village, tout est prêt, même si l'un ou l'autre a gardé ses chaussettes en plus de*

*son pagne d'écorce. Les Bambutis chantent alors leur chansons de bon cœur*”. “Femmes-girafes” parquées dans des zoos humains près de la frontière birmano-thaïlandaise ou offertes en spectacle du prêt-à-consommer touristique dans les villages masai du Kenya, les sacrifices demandées à ces femmes se justifient-ils par les promesses de “développement touristique” faites par les patrons de l'industrie du voyage ? Évidemment que non. En attendant, les situations de ce type perdurent dramatiquement. Un peu partout sur la planète, des autochtones se travestissent en autochtones costumés, voire même en autochtones misérables ! Dans des villages situés au nord du Viêt-nam, il m'est ainsi arrivé de rencontrer des fillettes hmong en haillons qui m'avaient gardé toujours les mêmes habits sales et troués car cela attriste et remplit plus facilement de compassion les touristes de passage : “*C'est plus efficace quand on veut de l'argent*” me dit l'une d'entre elles. Soit. La simulation est décidément à tous les niveaux et sous toutes les latitudes...

Trop d'autochtones restent considérés par l'industrie du voyage comme des objets passifs, économiquement dépendants, alors qu'ils doivent absolument devenir des acteurs de leur propre culture, de leur propre histoire, tout en conservant le droit à une intimité qui ne soit pas violée par l'irrespect ou simplement par la présence d'étrangers. Mais, pour que l'ailleurs devienne véritablement autre chose qu'un terrain de jeu pour Occidentaux en mal de sensations fortes, l'autre doit parvenir à échapper à sa condition d'autre. S'affranchir de son image qu'on lui impose et qu'il a fini par s'imposer lui-même. Le voyage doit servir aussi à sus-

citer le désir d'ailleurs chez l'autre. Un désir qui ne soit pas – qui ne doit pas, mais comment est-ce possible ? – simplement se résumer aux quêtes trop connues car trop importantes de papiers, de visas, de famille, de logement et d'emploi... Motivés par la quête quotidienne d'argent pour survivre, certains hôtes “profitent” des opportunités ouvertes par le tourisme pour adapter leur comportement aux voyageurs et pour espérer récupérer quelques miettes de l'argent drainé par les touristes... Ainsi, en certains lieux, le harcèlement financier constant du visité à l'encontre du visiteur, oscillant entre arnaque prévisible, mendicité et fausse amitié vraiment intéressée, rend inévitablement la rencontre avec l'autre difficile, voire impossible. Mais ce qui exaspère le touriste est également ce qui fait espérer l'hôte : à Cuba, par exemple, on peut rencontrer un professeur d'université capable de vous suivre sur plusieurs kilomètres pour finalement vous demander de lui payer une nouvelle paire de chaussures ; à Marrakech, à Jérusalem ou à Bali, on vous emmènera toujours “spontanément” dans une boutique d'art ou de souvenirs, où votre “guide” de l'instant tentera souvent avec talent de vous séduire de son mieux pour toucher sa commission sur ce que vous ne manquerez pas d'acheter... Ces fausses rencontres, fondées sur des rapports strictement marchands, participent à une certaine idée du voyage. Et donc des voyageurs. Combien de touristes se satisfont de ces relations plus que superficielles ? Largement suffisamment pour que ces rapports biaisés se perpétuent sur fond de ségrégation économique. La tentation des habitants de pays pauvres est évidemment trop grande de ne pas profiter, à leur manière, des

recettes du tourisme international qui transitent sur leurs terres.

Pour les populations hôtes, le développement touristique, s'il est prometteur, exige également des choix et souvent des sacrifices. Surtout, elles ont pratiquement partout à traiter un dilemme pour le moins complexe et décisif pour leur avenir, car la culture devient à la fois une valeur à défendre et une valeur à commercialiser. Même si l'enjeu de nos jours consiste à concilier la préservation des cultures autochtones avec la possibilité de faire bénéficier les populations locales des fruits du tourisme, deux voies paraissent nettement s'opposer :

- soit on préserve la culture, mais la population locale ne bénéficie presque pas des profits touristiques ;
- soit la population locale bénéficie plus ou moins des recettes du tourisme, mais la culture traditionnelle est mise à rude épreuve. En Jamaïque, les autorités ont presque tout misé sur la venue des touristes nord-américains, mais les autochtones préfèrent plutôt parler de néo-colonialisme que de développement. Et la Jamaïque serait déjà devenue selon certains la "Jamérique", terme forgé dans l'île caraïbe qui, tous les ans, accueille plus d'un million et demi de touristes venant se réfugier dans les hôtels de luxe qui parsèment son bord de mer... À Pattaya, en Thaïlande, haut-lieu du tourisme balnéaire et sexuel pendant trois décennies, ce sont aujourd'hui les nouveaux riches russes qui viennent remplacer les Américains ou les Allemands... Et puis, il y a certains voyages organisés qui prônent l'aventure aux uns et proposent l'exploitation aux autres... Des amis indonésiens, guides de haute montagne dans leur immense archipel, m'ont raconté une his-

toire à peu près de la même veine qui leur est arrivée à Java au cours d'une ascension d'un volcan. Des touristes autrichiens, menés par un accompagnateur autoritaire aux forts accents colonialistes, ont exigé que l'équipe de porteurs locaux grimpe jusqu'au camp de base situé au pied du sommet du volcan avec toutes les affaires des touristes, dont une dizaine de valises ! Lors d'une pause repas, l'accompagnateur irrespectueux a demandé que ses clients ne soient pas obligés de s'asseoir à même le sol avant de réclamer des chaises ! ("*chez nous on est civilisé, on s'assied sur des chaises, alors merci d'en trouver !*" aurait-il éructé). Inutile de dire que l'ambiance tournait au vinaigre. Et l'un de mes amis guides de me dire : "*En fait, leur but était simplement de nous faire souffrir au maximum, cela leur donnait l'impression d'être un instant les maîtres du monde*" ! À un tel niveau de dégradation, ce n'est plus de tourisme de rencontre partagée qu'il convient de parler mais de procédure d'expulsion de touristes mal élevés qu'il faut envisager...

Le véritable tourisme durable ne peut finalement qu'être un tourisme durable alternatif. Par *alternatif* – terme aussi galvaudé que ceux de *durable* ou de *écotourisme* – on entendra ici un tourisme comprenant les spécificités suivantes :

- nombre de touristes-voyageurs restreint ;
- rôle notable, de gestion et de décision, concédé aux autochtones ;
- préférence des lieux situés "hors des sentiers battus" ;
- prédilection pour une immersion dans le milieu naturel et/ou culturel ;
- volonté de s'adapter aux conditions locales (alimentation, hébergement...);
- désir de mieux connaître la

culture de l'autre et la nature de l'ailleurs ;

- désir de rencontrer, de partager et d'échanger, quête de connaissances ;
- intérêt pour vivre une expérience avec une éthique du voyage responsable.

Il importe cependant de comprendre que le tourisme durable alternatif ne peut espérer remplacer le tourisme consumériste de masse, ou alors il ne conserverait d'alternatif plus que le nom ! C'est un fait avéré, le tourisme alternatif n'a de sens et d'intérêt que parce qu'il est véritablement alternatif...

Associations, institutions, voyageurs et ONG se mobilisent pour repenser le tourisme à l'aune des espoirs des populations réceptrices et non plus seulement de la seule logique du profit. Codes et chartes se multiplient afin de sensibiliser et d'inciter les voyageurs à davantage de respect envers leurs hôtes (charte du tourisme durable, code mondial d'éthique du tourisme, charte éthique du voyageur, etc.), c'est un premier pas indispensable et bienvenu d'un long périple vers un tourisme dit durable et responsable.

### **Respect d'autrui et recherche de l'hôte, besoin de l'autre et envie de soi**

Le respect de l'hôte passe d'abord par l'acceptation de l'autre, sans désir de vouloir l'assimiler et sans le rejeter sous prétexte d'extrême étrangeté ! Bref, l'hôte c'est l'autre, celui-là même souvent pour lequel le voyageur s'est déplacé ; le respecter revient tout simplement à l'accepter avec toutes ses différences. S'ouvrir à l'autre, c'est s'ouvrir au monde. Avec ce dilemme latent sans cesse présent comme

pour nous rappeler l'indispensable diversité des cultures : ni ségrégation, ni mimétisme. Car l'hôte, aussi, doit continuellement jouer sur l'identité pour ne pas apparaître aux yeux des visiteurs comme un "sujet exotique" ou encore comme un "sauvage modernisé et occidentalisé" et donc dépravé... Le rapport, à la base inégal, de ce singulier jeu de rôle constitue l'épine dorsale des avocats du tourisme intelligent et responsable. Puisque, même éduqué, le voyageur – enfermé dans sa propre culture – reste avant tout un privilégié. D'ailleurs dans les pays du Sud, ne lui dit-on pas sans arrêt qu'il est riche, y compris à celui qui est pauvre en Occident ?

La véritable rencontre est tout sauf évidente. En voyage, elle est le plus souvent provoquée, donc forcée et trop rarement spontanée. Cette rencontre tant désirée avec les êtres d'ailleurs n'est qu'exceptionnellement le fruit du hasard et, même dans ce cas, les réactions du voyageur ne sont pas toujours des plus naturelles. C'est évidemment en voyageant seul que l'on rencontre le plus facilement son prochain. Il est bien connu, et souvent vérifié, que voyager en solitaire revient à ne jamais l'être. Le voyage est l'opportunité tant attendue à se préparer à l'inattendu, à lui octroyer une place de choix si d'aventure il se trouvait sur notre chemin. La rencontre authentique se crée d'elle-même, au mieux elle s'imagine dans la stimulation de la pensée, mais jamais elle ne se provoque et ne se décide à l'avance. La relation aux autres a remplacé la découverte de nouveaux territoires, et la découverte des cultures méconnues celle des terres inconnues. C'est désormais sur ce terrain jonché d'humanités dispersées que se dessine l'aventure

du prochain millénaire. Les voyageurs recherchent moins d'ultimes terres inconnues que de nouvelles expériences relationnelles. L'intimité succède au charivari ! S'ouvrir à l'autre, c'est accepter de douter de soi. Se risquer à l'altérité, c'est la voie qui mène à des bonheurs évidents dont les sentiers difficiles restent néanmoins parsemés de dangers qui dissuadent plus d'un candidat au grand frisson de la sensation voyageuse du Divers... Leçons de l'observateur observé : notre rapport à l'autre est souvent nourri de compassion et de générosité marchande sans que nous parvenions à évaluer les conséquences directes auprès des populations locales de nos actes et de nos pensées. *Cannibal Tours* est un film documentaire de Dennis O'Rourke sur les relations entre les touristes (Allemands et Nord-Américains) et les autochtones (Papous de Nouvelle-Guinée), le tout virant rapidement au tragique dans le sens où les situations, souvent cocasses, deviennent déplorables sur le plan de l'éthique du voyage. Les cannibales ne sont pas toujours ceux que l'on pense ! Le documentaire révèle surtout la terrible mésentente et l'incompréhension, poussées ici au paroxysme, entre ces deux types opposés de populations. Ce film anthropologique est un véritable voyage métaphysique dans lequel Dennis O'Rourke inverse avec verve l'ordre ethnographique des choses en filmant les touristes plutôt que les Papous. Car le cœur du problème de la rencontre ratée réside dans l'impossibilité de s'ouvrir à autrui et de s'écouter mutuellement. Changer notre regard face à un autre regard qui nous fixe est nécessaire s'il l'on espère aboutir à une rencontre authentique. Il s'agit d'œuvrer assi-

dûment à ce que cesse la réduction de l'autre à soi. Trop souvent encore, et cela se constate aisément – en tendant l'oreille – à l'intérieur des groupes de voyageurs ou dans *Cannibal Tours* par exemple... Toujours est-il que se confronter respectueusement à l'autre est déjà une main tendue vers une meilleure connaissance de sa vie, de sa culture et de son histoire. Bref, on est bien loin de l'espace confiné de l'ordinateur où l'on attend les yeux rivés sur l'écran qu'apparaisse enfin l'hôte tant recherché ! Mais le cybertourisme et ses avatars sont l'antithèse du véritable voyage de rencontre – la communication n'étant pas la rencontre ! – et visiter un site, aussi prestigieux soit-il, sur le net n'aura jamais la même saveur que de le visiter réellement...

Au final, il convient d'éviter que le tourisme ne devienne, pour les régions vivant soudainement mieux en grande partie grâce à l'apport de devises touristiques, une sorte de "monoculture", dont le danger est évident pour la survie même des peuples concernés. En effet, lorsque tout l'avenir d'un village ou d'une région repose sur le seul succès du tourisme, que deviennent la culture et l'identité locales dont l'essence n'est pas à chercher dans les politiques touristiques ? Et surtout, qu'advient-il lorsque les touristes, éternels passagers intemporels et imprévisibles, fouleront d'autres terres devenues subitement plus attractives, abandonnant de fait les anciens lieux de prédilection aux habitants hébétés à nouveau isolés ? Le seul tourisme "éthique" qui soit véritablement sera toujours celui – si rare aujourd'hui – qui impliquera pleinement les populations autochtones dans la conception, la réalisation et la gestion des projets locaux. ■